

# La Gazette

Le petit journal du Groupe Vaudois de Philosophie

n° 6 – mars 2020

[www.philo-vaud.ch](http://www.philo-vaud.ch)

## Éloge de la transhumanne

le flot des laves, les lignes de la boîte s'estompent, se renforcent, se fragmentent, se reconfigurent, s'étendent, se contractent, se déplacent. Avant d'être appréhendables à l'échelle collective, ces glissements se jouent au sein de, et à travers, chaque membre du corps social. *Think outside the box* n'aurait d'abord de sens qu'à travers le prisme individuel : *think outside your box*.

Il n'est pas suffisant de ramener cette notion de boîte à l'échelle de la conscience individuelle, même si cela constitue un impératif préalable. Il faut plutôt songer à ce qui, dans nos trajectoires de vie propres, nous fait tracer et effacer les lignes du concevable et de l'inconcevable. Peut-être ne donne-t-on pas naissance à une idée en allant cueillir à l'extérieur pour la ramener comme une fleur dans le champ d'idées (l'implicite du *think outside*) ; peut-être bien la fait-on naître en bousculant les clôtures.

C'est pourquoi la question de la limite, autrement dit ce qui distingue l'intérieur de l'extérieur, est essentielle. Réfléchir à la question de la limite, c'est réfléchir aux forces sociales qui modèlent et structurent notre regard sur les êtres et les choses ; c'est réinterroger notre propre participation à la formation continue de l'imagination et de l'imaginable ; c'est réaligner les ouvertures et fermetures qui, respectivement, émancipent et entravent nos trajectoires individuelles et collectives. La limite est essentielle. Elle inclut. Elle exclut. Elle saisit. Elle dessaisit. En cela, elle est véritable souveraine.

En lieu et place du *think outside my box*, c'est *think about my box* qui doit prévaloir ;

pourquoi elle est constituée ainsi, et si la remodeler est envisageable. En comparaison, la formulation initiale semble réduire les limites à de simples démarcations dont le franchissement est l'apanage des génies et innovateurs.

Soyons franco : ce pauvre adage anglophone, au demeurant fort bienveillant, ici déglingué sans pitié, n'est bien sûr qu'un raccourci – et une illustration – d'un plus large propos. Trop souvent, les débats sociaux se bornent aujourd'hui à opposer différentes visions du monde fondées sur différents concepts ; celui-ci parle de *solidarité*, cet autre de *responsabilité*. On légitime notre système politique en ce qu'il est *démocratique*. On isole le *national* de l'*international*. On vante le *progress*. Autant de boîtes qu'on manie et combine *ad nauseam* sans s'arrêter sur leur forme. Au contraire, il est rare que le débat prenne pour objet la manière dont ces boîtes sont formées, et l'incidence de leurs contours sur les grands débats contemporains.

Voilà une mission toute trouvée pour une philosophie en action. Pour aspirer à (re)faire monde, peut-être convient-il de s'interroger sur les catégories constitutives de notre rapport à celui-ci. Quelles sont ces boîtes auxquelles on se réfère avec tant de certitude ? Pour répondre, dynamions les jardins. Déversons le feu, celui qui fertilise. Bref, défaire les formes et en soupçonner de nouvelles : ces faiseaux épars, comment s'articulent-ils ? Mis en relation, quelles limites forment-ils ? Et avec quelles lignes de force ?

**Darius Farman**

Une pensée privilégiant la très

longue durée permet de nous décrocher avec profit. Elle provoque un étonnement salutaire face à des réalités considérées trop souvent comme des évidences soi-disant inamovibles. Ainsi en est-il de la perspective anthropologique – avec sa vision très large du processus d'homimisation – face à la réalité politique de l'État, envisagée notamment sous la forme nationale et territoriale qu'elle a prise dans notre modernité. Que nous dit l'anthropologie sur la forme-état ?<sup>1</sup> Que son apparition constitue en fin de compte un événement presque imperceptible en regard des longs millénaires où cette forme n'a pas prévalu, disons avant la révolution néolithique, soit environ 10'000 ans avant J.C. Que cette forme a par ailleurs continué jusqu'à une date récente (disons jusqu'au XVII<sup>e</sup> siècle), et à l'échelle de toute la planète, à constituer une espèce rare et fragile d'organisation politique, entourée et combattue par d'autres formes de col-

lectivités *sans état*, autres formes jugées par celui-ci comme "barbares" et

réfractaires à la "vraie" civilisation. Cette perspective nous dit encore que ces modes d'organisation "barbares" ont non seulement résisté à l'état, mais qu'en leur sein les individus ont pu connaître une vie meilleure, plus équilibrée au niveau de leur alimentation, de la diversité de leurs types de liens à la nature, plus égalitaire dans leurs rapports mutuels, et donc en résumé moins violente tant à l'intérieur que dans leur rapport à leur environnement extérieur. Elle nous dit donc que loin de constituer des formes archaïques destinées à être dépassées par leur intégration rationnelle et étatique, les modes nomadiques, pastoraux ou non-territoriaux d'habiter la terre se présentent comme des alternatives toujours possibles, vu leur absence de nécessité historique. A l'inverse, la création de l'état, avec sa hiérarchie, son contrôle territorial et sa maîtrise des processus de production, n'a pas été une "avancée" indispensable et naturelle, mais a résulté d'un choix, pas

<sup>1</sup> James C. Scott, *Homo Domesticus (Une histoire profonde des premiers états)*, trad. De l'anglais, La Découverte, 2019.

forcément avantageux. Un choix qu'il a fallu imposer, et qu'il faut encore justifier aujourd'hui, partout où il semble contesté, c'est-à-dire partout...

Sous cette lumière nouvelle, ce qu'on a coutume d'appeler "processus migratoires" prend alors une tournure fort différente. Ces processus apparaissent notamment comme la norme de l'habitation humaine, ou de la transhumance comme mode d'habiter : une norme majoritaire et écrasante, et non pas seulement comme un "problème" pour les états contemporaains, et pour leurs systèmes de frontières et de contingentement légal des populations. Ce sont au contraire ces derniers qui apparaissent comme problématiques ou vraiment bizarres. Quitte alors à réclamer un certain nomadisme comme droit fondamental appartenant au trésor des expériences humaines millénaires, le pas est vite franchi. Il devient en effet possible d'envisager la migration non plus comme un problème à résoudre, mais comme une donnée à revendiquer, et à défendre contre toute tentative de la fixer et de l'appropriier au sein d'appareils politiques contraignants. S'appliquerait alors sur cette donnée de base la revendication d'un authentique *cosmopolitisme*, concret et vivant au lieu de n'être qu'un vague idéal fumeux.

D'ailleurs que n'a-t-on pas perdu, en termes de sensibilité au monde et à nous-même, en prétendant nous rassembler et nous fixer en des lieux précis, au sein de structures aussi lourdes et contraignantes (en termes de violence politique, en termes de circulation de peurs pathogènes, en termes d'oppression de genre, etc) ? Est-ce qu'un monde à parcourir avec soin et attention (l'attention d'un jardinier itinérant, et non pas celle trop distraite d'un touriste ou d'un agent de commerce) n'autorise pas une existence plus riche, et un déploiement plus fécond de toutes les pratiques conjointes qui le peuplent ? A l'heure où l'on nous annonce l'effondrement proche – écologique et politique – d'une certaine civilisation mondiale, un effondrement qui atteindra la structure étatique elle aussi, et la contraindra à la dispersion, n'est-il pas temps de s'en réjouir, plutôt que de prétendre la sauver ? N'est-il pas temps de se préparer (soigneusement) à retrouver une vie sans état, plutôt que de vouloir à tout prix sauver la planète (et gérer les flux de réfugiés climatiques) par de nouveaux (et futiles) replâtrages interétatiques ?

**Michel Vanni**

*Think outside the box.* Il est de bonne mesure aujourd'hui, du moins dans les rares domaines où la créativité a encore ses lettres de créance, de répéter à l'envi cet adage anglo-saxon. Du marketing ou des arts, de l'entrepreneuriat aux sciences ... et que je vous en tartine, toute rancoeur consommée, de phrases prêt-à-porter prêt-à-brûler.

En vérité, cette injonction, si elle invite à la transcendence, semble surtout décourager à tout prix l'infamie de son contraire, c'est-à-dire la triste conformité de ceux qui penseraient et se projetteraient uniquement dans les limites des cadres établis. "Try to think outside the box," pourrait-on dire, "but above all, don't think inside of it." Propre. En ordre. Raisonnable. N'est-ce pas là un intelligent appel au surassement de soi ?

Rares pourtant sont celles-celles qui, jusqu'ici, se sont interrogées de quelle boîte on pouvait là bien parler. Comme si, par la magie d'une rationalité partagée de tous, la définition et la réalité de l'objet s'imposaient sans conteste à nos diverses subjectivités.

La supercherie de cet adage, c'est de faire croire qu'il y a un intérieur et un extérieur clairement délimités. C'est de sous-entendre, et par là de renouveler, une certaine compréhension du champ des idées comme un espace dichotomique. Il y aurait d'une part l'univers connu et douillet des certitudes acquises, au risque d'être un

## Repenser les concepts, discuter le réel

peu croupies ; de l'autre, l'univers mouvant et insaisissable du penser-autrement, du faire-autrement, celui-là circulant à la marge des consciences, n'étant accessible qu'aux esprits géniaux, capables de transcender les limites établies – et d'en revenir avec un rapport réinventé au monde.

Cette dichotomisation est trompeuse. Ce constat est d'abord évident à l'échelle collective. Il n'existe rien de tel qu'un champ d'idées unifié sur lequel se développerait une société donnée, tout comme il n'existe pas, pour ainsi dire, de translation directe d'un inconnu outre-boîte vers un acquis intra-boîte. Il y a des idées parfaitement acceptées par certains mais inconnues des autres ; il y a des idées largement diffusées, mais qui sont combattues ; d'autres qui pourraient connaître une propagation formidable, mais qui manquent de moyens ou de points d'ancrage dans l'espace social. Certaines, par la résultante de trajectoires historiques données, peuvent à peine être articulées. D'autres au contraire, si répandues et si invasives, ont été assimilées à un tel degré qu'elles semblent relever de la vérité la plus inattaquable.

En lieu et place du champ d'idées, commencé et cultivé par un humain émanché, il faudrait plutôt voir ici la chambre magnétique d'un volcan où règnent allègrement chaos et confusion ; où diverses forces s'exercent, déterminent les conditions écologiques comme les mouvements à venir. Ainsi

*ter sans grâce*.<sup>3</sup> La philosophe écosocialiste y convoque la figure du navigateur Bernard Moitessier qui, en 1968, alors lancé en tête d'une course maritime et promis à la victoire, choisit de ne pas franchir la ligne d'arrivée et continue tout droit, seul, vers l'Océan indien. Il balance par-dessus bord tout ce qui pourrait alourdir son périple ou diminuer l'intensité de son rapport à la mer, au *moment*. Moitessier rejoint ainsi les rangs des indomptables épi-curiens, des « perdants magnifiques » de notre société d'abondance. Son geste incarne un courage, celui de « ne pas *parvenir* ». Il personnifie une forme de sobriété libératrice. Corinne Morel Darleux voit dans le choix de Moitessier l'esquisse d'une éthique vivifiante façonnée par la révolte contre l'aliénation du productivisme, par une « dignité du présent », de l'instant présent. Être « digne du présent » c'est ainsi endosser la responsabilité de son temps, car « *se réfugier à tout bout de champ dans l'absence de choix, s'abriter derrière la fatalité pour ne rien entreprendre c'est une abdication de la volonté qui, contrairement aux idées reçues, réside rarement à l'examen.* » (p. 50) Loin d'être dictatorial ou liberticide, l'infonction sociale dont le choix de Moitessier est l'embryon se révèle portuse de joie autant que de vertu.

Tous les exils, loin de là, ne sont pas volontaires. On en voit jour après jour

3 Corinne Morel Darleux, *Pluôt couler en beauté que flotter sans grâce. Réflexions sur l'effondrement*. Montreuil, Libertalia, 2019

à Lesbos comme ailleurs des illustrations autrement plus atroces. Retrouver le monde, être « dignes du présent », c'est aujourd'hui rompre avec cette distance conceptuelle confortable vis-à-vis d'autrui, à laquelle l'accès anesthésiant aux fruits de la croissance économique nous a habitués. Donner à l'expérience une nouvelle richesse revient à cesser de sourire bêatement aux sirènes de l'immobilisme, qui trop souvent servent de légitimation à l'apathe.

**Colin Pahlisch**

## Ad « Eloge de la transhumance »

Deux mots d'éloge et ... une inquiétude

Merci pour ce regard éloigné sur la forme-État, ce rappel de ce qu'au regard de l'humanisation elle est un point à peine perceptible et pour cet appel à se préparer et se réjouir de son prochain effacement ... je trouve ce regard stimulant, important. Il mêveille le désir rouvrir mes vieux Clastres, Sahlins et quelques autres... et réveille mon désir d'utopie ...

Une inquiétude cependant. A suivre le texte, on pourrait penser qu'il endosse la vue que les États seraient, encore aujourd'hui, les acteurs de l'histoire en train de se faire. Il ne semble pas tout à fait déraisonnable de soutenir que cette vue est, chaque jour, plus illusoire. Car n'est-elle pas, désormais, au premier chef, mise en branle par les acteurs trans-supra-extra-nationaux que sont les très grandes entreprises, les dites, parfois, *Sociétés Trans-Nationales* (STN). Les « États » exercent de plus en plus un rôle secondaire, au service de ces dernières. Utiles sinon indispensables, sans doute, à la bonne préservation des intérêts des STN ; mais parfaitement « subservient ».

En sorte qu'entonner l'hymne au dépérissement de l'État est excitant, certes, mais aussi préoccupant : il laisse augurer, outre un nouveau Prin-

temps des peuples, une torchère mortelle. Nul doute, toucher à l'État aura(it) des conséquences non négligeables, enflammant nos imaginations et nos impatiences d'une repossibilité de l'à-venir. Mais, dans le creux de l'effondrement de la structure-État (hypothèse de moins en moins implausible au vu des évolutions en cours et de la privatisation massive de toutes les ressources à l'échelle de la planète), on pourrait bien voir les STN s'empresser de mettre en place leurs propres dispositifs de contrôle des neuds-flux et d'assignation des populations. Les transhumances « exploseraient », sans doute. Mais selon des parcours semés de zones d'exclusion contrôlées par des milices privées surarmées. Ces dernières seraient dans des relations totalement « hors-droit » avec les populations « non autorisées ». Et leur mission se ramènerait à la pure et simple élimination de toutes celles et ceux qui s'en approcheraient ... alors même que la faim et le besoin ne cesseraient d'y ramener ces errants et que l'asymétrie technologique et de puissance exclurait tout espoir de succès d'une révolte à la Spartacus ou autre.

La transhumance des « errants » pourrait bien se muer en une dangereuse descente des cercles de l'enfer. Bref, si l'État, sans doute, ne valait pas le prix payé pour son édification, son

renversement, aujourd'hui, pourrait bien être le prélude à un populocide

d'une ampleur sans précédent dans l'histoire.

**Bartelby**

## Jorge Semprun : *Le grand voyage*

Le voyage du retour, je l'ai fait dans les arbres. C'est-à-dire, j'avais les yeux pleins d'arbres, pleins de feuilles d'arbres, pleins de branches vertes. J'étais allongé tout à fait à l'arrière du camion bâché, je regardais le ciel, et le ciel était plein d'arbres. D'Eisenach à Longuyon, c'est fou ce qu'il y avait comme arbres, dans le ciel du printemps. De temps à autre, aussi, des avions. La guerre n'était pas finie, c'est entendu, mais ils avaient l'air irréel, pas à leur place, ces avions ridicules dans le ciel du printemps. Je n'avais d'yeux que pour les arbres, pour les branches vertes des arbres. D'Eisenach à Longuyon, j'ai fait le voyage dans les arbres. C'était bien reposant, de voyager comme ça.

Le deuxième jour du voyage, vers le soir déjà, je sommeillais les yeux ouverts, il y a des voix qui ont éclaté tout à coup dans mes oreilles.

« ça y est, les gars, ça y est, ce coup-ci. »

Un type d'une voix stridente, a commencé à chanter la Marseillaise. C'était le Commandant, sans doute, il n'y avait que lui pour me faire un coup pareil.

J'étais bien, je n'avais pas envie de bouger. Toute cette agitation me dépassait.

« ça y est, les gars, on est chez nous, les gars. »

« Vous avez vu, les gars ? C'est la France. »

« On est en France, les gars, c'est la France. »

« Vive la France », a crié la voix stridente du Commandant, ce qui a interrompu la Marseillaise, bien entendu. Mais la Marseillaise a repris aussitôt, on pouvait faire confiance au Commandant.

Je regardais les arbres et les arbres ne m'avaient averti de rien. Tout à l'heure, si j'en croyais tous ces cris, c'étaient des arbres allemands, et voici que c'étaient des arbres français, si j'en croyais mes compagnons de voyage. Je regardais les feuilles des arbres. Elles étaient du même vert que tout à l'heure. Je devais mal voir, certainement. Si l'on avait demandé au Commandant, il aurait sûrement vu la différence. Il ne s'y serait pas trompé, avec des arbres français.

Il y a un type qui me secoue aux épaules.

« Vieux », dit le type, « vieux, t'as pas vu ? Nous sommes chez nous.

« Pas moi », je lui réponds, sans bouger.

« Comment ça ? » demande le type.

Je me redresse à demi et je le regarde. Il a l'air méfiant.

« Mais non, je ne suis pas français. »  
Le visage du type s'éclaire.

« C'est vrai », dit-il, « j'oubliais. On oublie, avec toi. Tu parles tout à fait comme nous ».

Je n'ai pas envie de lui expliquer pourquoi je parle tout à fait comme eux, pourquoi je parle comme le Commandant, sans accent, c'est-à-dire, avec un accent bien de chez eux. C'est le plus sûr moyen de préserver ma qualité d'étranger, à laquelle je tiens par-dessus tout. Si j'avais de l'accent, ma qualité d'étranger serait dévolée à tout moment, dans toute circonstance. Elle deviendrait quelque chose de banal, d'extériorisé. Moi-même, je m'habituerai à cette banalité d'être pris pour un étranger. Du même coup, ce ne serait plus rien, d'être étranger, cela n'aurait plus de signification. C'est pour cela que je n'ai pas d'accent, que j'ai effacé toute possibilité d'être pris pour un étranger, d'après mon langage. Être étranger, c'est devenu en quelque sorte une vertu intérieure.

(Folio, pp. 118-119)

## L'exil de l'expérience ?

« Pourquoi nous avons perdu le monde... » demandait le philosophe américain Matthew Crawford il y a quelques années, et surtout complétait-il : «...comment le retrouver ? »<sup>1</sup> Plus précisément, quel monde a-t-on perdu ou qu'à-t-on perdu *du* monde ? Un certain rapport à l'infini sans doute, une attention aux lieux, une aristocratie du temps... emportés par le primat de la circulation de masse et l'exigence productiviste de nos existences. Walter Benjamin le décelait déjà en 1933 : ce qui s'appauvrit c'est notre expérience. De tous côtés semble résonner aujourd'hui cet étrange mot d'ordre qui proclame et

prescrit : « tu n'as rien à faire *ici* (...) » Réaction « d'une personne à qui l'on a effacé la trace de son séjour terrestre » et dont l'idéal contemporain de vue flexible ou « liquide » est le corollaire. L'appauvrissement diagnostiqué par Benjamin se paie donc d'une dissémination du sens de l'autre, d'un effritement de la considération.<sup>2</sup>

Cependant, à cet exil subi de l'expérience, certains individus répondent par l'expérience volontaire de l'exil. C'est à eux que rend hommage Corinne Morel Darleux dans un livre lumineux : *Plutôt couler en beauté que flot-*

<sup>1</sup> Matthew Crawford, *Contact*, Paris, La Découverte, 2016

<sup>2</sup> Corinne Pelluchon, *Ethique de la considération*, Paris, Seuil, 2018